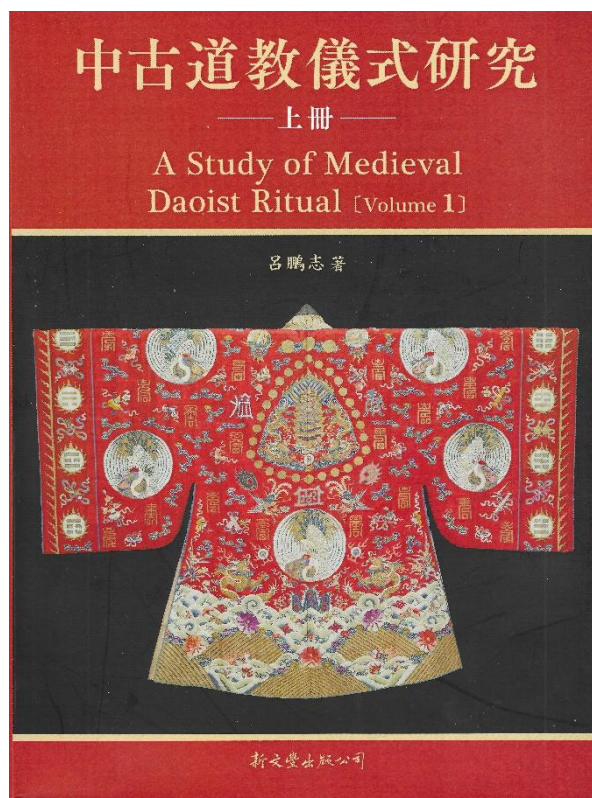


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 13 mars 2026

Franciscus VERELLEN



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de M. Lü Pengzhi intitulé, *La liturgie du taoïsme médiéval* (*Zhonggu daojiao yishi yanjiu*), paru en langue chinoise, en caractères traditionnels, aux éditions Xin Wen Feng de Taipei en 2025, 2 volumes, 1402 p. Une édition en caractères simplifiés paraît en même temps aux éditions Shanghai guji chuban she de Shanghai.

Les cérémonies, prières publiques et offrandes qui constituent les rituels du culte taoïste mettent en scène des mythes, établissent la communion des fidèles avec le divin et préfigurent en gestes et paroles symboliques leur cheminement vers la transcendance. Bien que l'abondante tradition liturgique du taoïsme, religion indigène de la Chine, ait de longue date attiré l'intérêt des chercheurs occidentaux, notamment en France, elle n'avait jusqu'alors fait l'objet d'aucune étude

systématique. L'analyse magistrale du professeur Lü Pengzhi vient ouvrir de multiples perspectives pour appréhender l'évolution historique et structurelle de la liturgie taoïste durant sa période de formation entre la fin des Han et le début des Tang, soit du IIe au VIIe siècles de notre ère. De ce tableau ressort l'enrichissement et la complexification du rituel taoïste durant une période de division de l'empire chinois laquelle a vu l'intégration de divers développements régionaux et de corpora scripturaires nouvellement apparus. S'appuyant sur six siècles d'histoire et puisant dans les vastes bibliothèques du canon taoïste et des manuscrits de Dunhuang, ce monument d'érudition offre le premier exposé historique de l'intégralité des rituels constituant le cœur de la liturgie taoïste d'alors et perdurant au-delà jusqu'à nos jours.

Lü Pengzhi est professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université Jiaotong du Sud-Ouest à Chengdu (Sichuan), dont il dirige par ailleurs le Centre d'études des religions chinoises. Il est titulaire d'une licence en langue et littérature françaises de l'Université de Pékin, d'un doctorat en sciences des religions de l'Université du Sichuan et a effectué des recherches postdoctorales à l'École pratique des hautes études, notamment auprès du pionnier des études de la liturgie taoïste, Kristofer Schipper. M. Lü a enseigné à l'Université du Sichuan et a effectué des recherches comme professeur invité du Centre de Hongkong de l'École française d'Extrême-Orient. Parmi ses principales publications antérieures, la monographie *Aperçu de l'histoire des rituels taoïstes avant la dynastie Tang*

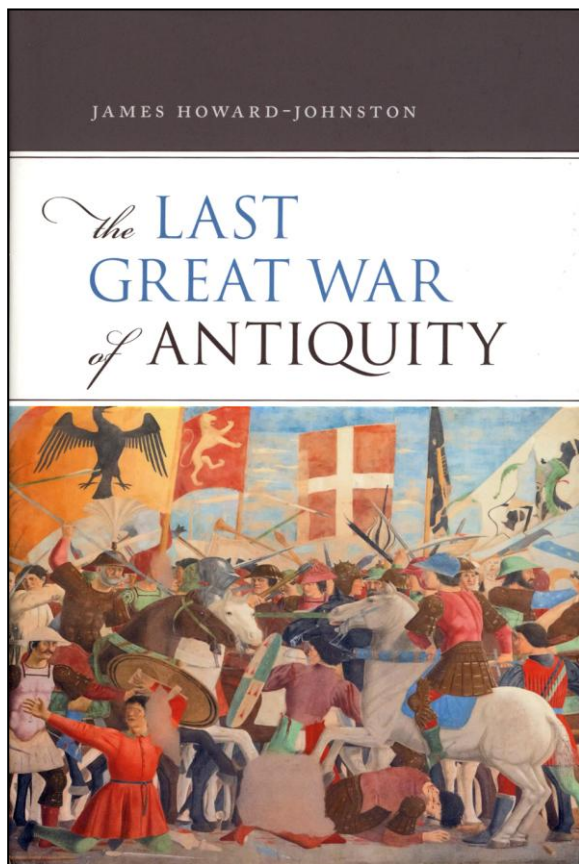
(en chinois) fournit une étude diachronique des trois traditions principales constituant le rituel taoïste médiéval : les rites dits du Maître céleste (*tianshi*), les pratiques des Maîtres des arts ésotériques (*fangshi*) et la liturgie du Joyau sacré (Lingbao). Les deux premières, de nature régionale, ont initialement évolué indépendamment l'une de l'autre ; sous les Jin orientaux (317-420) elles commencent à converger avant de fusionner pleinement au sein de l'école émergente du Joyau sacré à partir du Ve siècle, tout en intégrant de surcroît des éléments du rituel bouddhique qui gagne du terrain en Chine à la même époque.

Le présent ouvrage approfondit ce schéma historique en explorant la typologie des rites à de nombreux niveaux. Ainsi le professeur Lü met en évidence la complémentarité du « jeûne » (purification), de l'« offrande » (sacrifice) et de la « pétition » (prière), puis les intentions et les occasions spécifiques des rituels (guérison, délivrance, salut des défunts, exorcisme, divination, paix et prospérité de l'État), et enfin leur hiérarchisation en « canonique » ou « vernaculaire » selon le niveau d'initiation de l'officiant. En outre, l'auteur distingue le fait que tout rituel peut être analysé sous un angle fonctionnel (invocation de bénédictions, prévention de calamités, exorcisme des mauvais esprits, accompagnement des défunts). Intégrant les approches historiques, philologiques et religieuses, *La liturgie du taoïsme médiéval* procède en parallèle sur plusieurs axes méthodologiques : l'étude synchronique des différents types de rituels, la critique textuelle des sources, et l'analyse structurelle.

De cette analyse à étages multiples ressort comme thèse centrale de l'ouvrage une structuration du système liturgique du taoïsme médiéval en cinq types, à savoir (1) les cérémonies de cour, (2) les rites de transmission, (3) les rites du jeûne, (4) les rites sacrificiels et (5) les rites de pétition, les origines de chacun de ces rites, leur formation et leur développement respectifs, épousant globalement la trajectoire évolutive de la liturgie du Joyau sacré esquissée plus haut. Ce classement des rites en cinq grandes catégories ouvre autant de façons d'entrer en communication avec le divin, le rituel constituant l'idiome des hommes pour s'adresser aux dieux, un langage disposant de sa structure propre, sa grammaire, sa syntaxe et des caractéristiques performatives.

Lü Pengzhi a l'immense mérite d'avoir systématiquement défriché un champ de recherche touffu mais singulièrement riche en renseignements sur la pensée mythique en Chine. À chaque page Lü démontre non seulement son impressionnante maîtrise du vaste corpus des traités et protocoles liturgiques conservés dans le Canon taoïste et les manuscrits de Dunhuang, mais encore une rare familiarité avec la totalité des sources secondaires en français, en anglais, en japonais et en chinois. Le caractère exhaustif et finement analytique de *La liturgie du taoïsme médiéval* confirme son auteur comme l'autorité incontestée dans un nouveau et fécond domaine d'investigations au sein des études chinoises. »

Denis Feissel avec le concours de Cécile MORRISSON



« Nous avons l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de James Howard-Johnston, *The Last Great War of Antiquity*, Oxford University Press, 2021, XIX-446 p., 9 cartes, 32 fig. La « dernière grande guerre de l'Antiquité » a vu se dérouler durant plus d'un quart de siècle (603-630) le dernier acte de l'affrontement multiséculaire entre Rome et la Perse. Cette grande guerre attendait un grand livre. Nous le devons à James Howard-Johnston, qui reconnaît avec humour avoir passé à le mûrir et à l'écrire plus de temps que n'en a duré la guerre elle-même. Cet historien très attaché à Oxford, où il a fait ses études et poursuivi sa carrière d'enseignant de 1966 à sa retraite de « Lecturer » en 2009, a formé et attiré à l'histoire byzantine des générations d'étudiants devenus eux-mêmes des savants reconnus. Son nouvel ouvrage est l'aboutissement de nombreuses études préparatoires et de décennies d'enseignement consacrées aux bouleversements du Proche-Orient au VII^e siècle. Un de ses livres précédents avait déjà

profondément renouvelé l'approche des sources de la période : *Witnesses to a world crisis. Historians and Histories of the Middle East in the seventh century* (Oxford 2010) s'est imposé comme un guide indispensable à l'usage critique d'une historiographie relativement abondante mais hétérogène et parfois discordante. En effet, si les guerres médiévales, onze siècles auparavant, ont eu leur Hérodote, si les guerres de Justinien ont eu leur Procope, l'historien de la « dernière grande guerre de l'Antiquité » est contraint de tirer parti d'une littérature fragmentée, diverse dans ses langues (latin, grec, arménien, syriaque, copte, arabe), dans ses genres littéraires (chroniques, hagiographie, homélies, poèmes), dont on a généralement, comme le montre l'auteur, trop sous-estimé la fiabilité. L'analyse rigoureuse des principales sources contemporaines des faits, sans négliger les textes plus tardifs qui en dépendent, aboutit à une réhabilitation des données disponibles, où le premier rang revient à des documents officiels et à des témoignages de première main. Parlant dans son livre de 2010 de « crise mondiale » du VII^e siècle, Howard-Johnston avait alors en vue avant tout l'émergence de l'Islam qui, dans le deuxième quart du siècle, provoque l'effondrement de l'empire sassanide et réduit définitivement l'empire romain à ses limites byzantines. La « dernière grande guerre de l'Antiquité » prélude à ce bouleversement radical mais l'auteur montre bien qu'elle n'en est pas la seule cause. Ce que ce nouveau livre offre pour la première fois à partir de l'ensemble des sources est une reconstitution critique aussi complète que possible de l'histoire politique, diplomatique et militaire d'un long conflit aux retournements spectaculaires. Grande guerre est assurément le terme qui convient, en raison non seulement de la durée et de l'intensité des affrontements, mais parce qu'il s'agit bien, à l'échelle du monde antique, d'une guerre mondiale. Les deux empires doivent alors se défendre sur plusieurs fronts : sans parler des Lombards en Italie, les Avars et les Slaves mobilisent dans

les Balkans une partie des forces romaines, tandis que la menace turque pèse sur l'empire sassanide. De ce fait, les trêves négociées ou les alliances conclues avec les peuples étrangers joueront plus d'une fois un rôle déterminant : en 626, Constantinople est assiégée (sans succès) par le khagan avar du côté européen, par le général perse du côté asiatique ; l'année suivante, en revanche, c'est l'alliance d'Héraclius et du khagan turc, scellée par la rencontre de Tiflis, qui précipitera la défaite perse et le renversement de Chosroès. L'auteur, dans son approche des textes, ne se borne pas à en démêler les sources (la « Quellenforschung » était au cœur des *Witnesses* de 2010) mais tient à en comprendre les points de vue et les partis-pris pour mieux en dégager les faits. De là une histoire délibérément événementielle du conflit, qui met en évidence le rôle éminent de ses principaux protagonistes, du côté sassanide Chosroès II (590-628), du côté romain Héraclius (610-641), premier empereur depuis Théodose I^{er} à prendre la tête de l'armée. Le déroulement précis de certaines campagnes est d'autant mieux connu qu'Héraclius lui-même en rend compte dans la correspondance officielle qu'il adresse à Constantinople (en partie conservée par la *Chronique Pascale*). À chaque étape du conflit, James Howard-Johnston cherche à concevoir les plans des protagonistes et l'état de leurs forces, dont font aussi partie les armes de la propagande et de la désinformation. Pour comprendre les stratégies et les tactiques des deux camps, il ne perd pas non plus de vue le cadre géographique, physique et économique des opérations, à la lumière des auteurs anciens et modernes ainsi que de ses propres voyages sur le terrain (dont il a aussi livré un récit plein d'humour dans *The Scholar and the Gypsy*, Londres, 1992). Du début à la fin de la guerre se suivent dix chapitres très denses qu'il serait vain de vouloir résumer. Qu'il suffise de rappeler les grandes phases d'un conflit déclenché sous Phocas (602-610) mais qui n'atteint sa pleine mesure qu'après l'avènement d'Héraclius. Phocas, en renversant son prédécesseur Maurice, avait conduit Chosroès à rouvrir les hostilités en vue de replacer sur le trône le fils aîné de Maurice. Les campagnes alors menées en Arménie et en Haute Mésopotamie n'eurent pas d'issue décisive (ch. 1). La révolte puis la prise de pouvoir d'Héraclius en 610 (ch. 2) va jouer en faveur de la Perse, qui s'empare bientôt de tout le Proche-Orient romain (ch. 3 et 4). Le sac de Jérusalem et l'enlèvement de la Sainte Croix en 614, qui traumatise le monde chrétien, l'invasion momentanée de l'Asie Mineure en 615, suivie du refus par Chosroès d'une offre de paix du Sénat de Constantinople, enfin la perte de l'Égypte en 619, qui prive Constantinople de sa principale source d'approvisionnement en blé, sont un désastre pour l'empire. C'est aussi l'occasion pour l'auteur d'esquisser un tableau du Moyen-Orient des années 620 (ch. 5), décennie assez peu documentée malgré l'apport des papyrus de l'Égypte sous occupation perse et l'existence démontrée d'un monnayage local d'imitations byzantines (H. Pottier, *Le monnayage de la Syrie sous l'occupation perse (610-630)* Paris, 2004, complété dans *Revue numismatique* 166, 2010, p. 447-476). La « bataille pour la survie » de l'empire romain est lancée à partir de 622 par les contre-offensives d'Héraclius en Asie Mineure et en Arménie, qui menacent à son tour la Perse d'invasion (ch. 6 et 7). L'échec du siège avaro-perse de Constantinople (626), moment clé du conflit (ch. 8), donne le signal d'un complet retournement de fortune (ch. 9) : Héraclius, vainqueur à Ninive, approche de Ctésiphon ; Chosroès est renversé par un coup d'État et exécuté (628) ; de nouveaux combats rendent à l'empire les provinces perdues ; le retour de la Croix à Jérusalem, en 630, signe le triomphe d'Héraclius (ch. 10). Ainsi James Howard-Johnston réussit-il à confronter les reconstitutions des sources perses et islamiques avec la documentation des autres sources. Il en démontre la pertinence contrairement à la réputation de flou et d'incertitude qui leur était attachée. Certains points restent ouverts au débat comme la date du mariage d'Héraclius avec sa nièce Martine, repoussée en 624 au lieu de 613/614 (ce qui ouvre la discussion sur l'identité de la « petite *augusta* » figurant sur les monnaies de 616/617 à 629/630). D'autre part les résultats des progrès de l'archéologie et des méthodes de la paléogénétique des quinze dernières années qui ont mis en lumière le rôle de la peste de Justinien et de ses récurrences sur l'histoire du

VII^e siècle ne sont pas ignorés mais encore sous-estimés. Ce qui n'empêche pas ce livre et son prédécesseur de 2010 de constituer un chef d'œuvre d'histoire positiviste, un instrument de travail qui n'est pas près d'être remplacé, une lecture enfin qui n'est pas dépourvue d'une certaine actualité.